

Défi 5. On m'impose tout, le début, la fin...

En arrivant à la gare de Die par le car, ben oui, t'as une gare mais t'arrives pas en train, t'arrives en car. Lâche l'affaire, essaie pas de comprendre. Respire.

Je sais même pas ce que je fous là, j'en avais marre de Paris, de sa puanteur, de son boucan, de sa noirceur, de sa vitesse. Tout le monde est à donf, tout le temps, ça me donne la gerbe. Personne te regarde et tant mieux car quand des yeux te matent, t'es encore plus véner, t'as juste envie de les crever. Respire.

Des potes m'ont causé de Die, ils ont trouvé que la vie était trop cool là-bas. J'sais pas pourquoi ils sont revenus alors mais bon.

Mon mental, ben c'est ça qu'y veut, la coolitude, pis d'façon, j'ai pas les thunes pour me casser loin, alors l'avion, ben j'oublie. J'dis que j'suis écolo, que mon bilan carbone, ben je fais gaffe, que moi au moins, je pense aux suivants. « *quel monde on leur prépare, quelle vie on leur laisse* » et patati et patata, en vrai je m'en balance grave, j'ai pas de gosses. Pis y feront comme nous, ils se démerderont, ou pas, j'ai d'jà du mal avec moi-même j'vais pas me prendre la tête pour les autres, ceux qui sont même pas nés, ça se trouve.

Je m'arrache du car, sans grande envie, c'est ça mon problème, j'ai pas l'goût, pis j'étais confort là-dedans, tellement que j'ai rien vu des paysages, j'me suis assoupi, joli mot, assoupi. Tu vois quand tu veux, tu causes bien, t'as du vocabulaire.

Allez accouche, c'est chiant comme tu racontes, tu t'égares.

Mais je t'emmerde, en fait, c'est ça que je sens, je vais vivre ma life, au lieu de te la raconter je vais faire comme elle, parce que elle, face au bazar du monde, ben *la ville reste calme*.

Isabelle

5 decembre 2022

Défi du jour 5 : écrire une nouvelle avec un début et une fin imposés

Debut : « **En arrivant à X par le car** »

Fin : **La ville reste calme**

En arrivant au centre-ville par le car de 23h je ne m'attendais pas à trouver autant de monde. Il faut dire que le pays attire les foules avec ses plages paradisiaques, sa cuisine épicée, sa culture.

Je suis, d'ailleurs, détaché par mon journal pour faire un reportage sur le sujet et l'impact du tourisme sur la population. Cela fait trois semaines que je sillonne le pays, les montagnes volcaniques, les villages. La ville grouille littéralement comme une fourmilière, les cris des marchands ambulants sont couverts par ceux des moteurs et des klaxons.

Je marche une bonne heure en direction de la plage avant de jeter mon dévolu sur un petit hôtel-restaurant tenu par une famille de locaux.

Le lendemain je fais le tour des commerces des environs pour donner corps à mon reportage. Les gens sont merveilleusement accueillants. Ils m'ouvrent leur porte, me proposent à boire, à manger, partagent leurs histoires, leurs récits de vie. Nous restons des heures à discuter. Je commence à être connu comme le loup blanc et au troisième jour ma réputation devance mon arrivée. Mon reportage prend des tournures de documentaires. Tout le monde se presse pour être sur les photos, les vidéos. On me fait goûter toutes sortes de mets, écouter de la musique, danser des danses traditionnelles. Nous rions, chantons ensemble jusque tard dans la nuit. Certains veulent même me marier à leur fille. Je me sens très proche de tous ces gens et n'ai aucune envie de repartir, pourtant mon billet de retour est programmé. Mais je sens que ma place est ici parmi eux alors je promets de revenir.

Je quitte ces lieux très tôt le matin de mon départ. Le soleil se lève à peine. Tout le monde dort encore. La veille un grand banquet d'adieu a été organisé à l'hôtel de la plage.

Mon avion décolle, les côtes du pays se détachent du bleu des flots.

J'aperçois l'hôtel de la plage et les autres commerces où j'ai déjà hâte de revenir. Les rires et les chansons de la veille résonnent encore à mes oreilles.

Ici c'est certain, se trouve mon avenir.

C'est alors que je le vois, au loin, sur la mer surgissant de nulle part, grand, immense, incommensurable, formant un mur d'eau monstrueux.

Les yeux écarquillés, j'assiste impuissant à l'avancée incoercible du tsunami.

L'apocalypse est en route mais étrangement la ville reste calme.

Joséphine Vernon-Leguédéc

Défi 5 Philippe BOTELLA

L'oubli.

En arrivant à Pied par le car, ne riez pas, cela lui est arrivé, il se rendait chez un ami, en Lozère, justement, à Pied de Borne, dont cet ami était l'une des deux cents âmes locales, il s'aperçut qu'il avait oublié de couper le gaz en partant de chez lui.

D'un naturel bileux, il pressentait que son séjour allait être intérieurement gâché. Surtout ne pas le montrer. Mais le pourrait-il ? Aussi, quelle angoisse ! Lui qui est d'un naturel pessimiste, il voyait déjà son quartier en ruine après la fatale explosion.

Il arriva pile à l'heure de l'apéro et son ami, qui avait mis le champagne au frais, lui fit l'honneur d'ouvrir la bouteille. Il fit tout son possible pour l'ouvrir délicatement, mais le froid ambiant allié au glacé de la bouteille rendit ses doigts tout gourds. Et Boum ! Le bouchon sauta.

Ce bruit de fête a eu pour effet de le secouer au plus profond de ses entrailles. Il dut demander à son hôte de lui confirmer si elles n'avaient pas bougé.

« Toujours au fond du jardin. N'oublie-pas le sceau au puits en passant ! »

Au fond du jardin, au milieu des chants de merles et de pinsons, il fut surpris par une terrible explosion. Depuis sa dernière visite, une carrière avait obtenu l'autorisation d'exploiter un pan de montagne. Il l'avait su, mais l'avait oublié. Ce Boum champenois et cette explosion l'enfoncèrent dans sa crainte. Tout cela ne pouvait être que des signes. Un désastre l'attendrait à son retour !

Lorsque il rejoignit son ami, celui-ci lui dit qu'il était livide. « Pète encore un coup, t'es tout pâle ! » Et il explosa d'un rire tonitruant qui, curieusement, se termina comme une gargoulette que l'on vide.

L'après-midi fut consacrée à une balade. Des chasseurs n'étaient pas très loin. Chacun de leurs coups de feu le faisait sursauter. « Tu es bien nerveux », lui dit-il, « aurais-tu quelque chose à te reprocher ? »

Il répondit que non, sauf qu'il avait oublié de couper le gaz avant de partir, et que, comme c'était la première fois que cela lui arrivait, il en était un peu contrarié.

« Mais ce n'est pas grave, ça arrive à tout le monde, t'inquiète-pas, c'est pas le début d'Alzheimer, Séraphin ». Pour une fois, il ne goûta pas à son humour. Mais, essayant de penser à autre, et pour dédramatiser, il lui dit : « Il me faut vaincre le mal par le mal. Depuis mon arrivée, je me sens poursuivi par des explosions. Le temps de la révolte est venu. « Je vais leur montrer qui c'est Raoul ! » .

Le soir est venu, sans faire le moindre bruit, lui, et avec lui la fraîcheur, annonciatrice d'une nuit assez froide. La cheminée avait été allumée par Pétronille, la tante de son ami qui s'en occupait comme une mère, et le temps de souper était arrivé.

Une bonne soupe au chou et à l'ail, suivie d'une petite omelette aux oignons, et d'un bon cassoulet, tout cela couronné par un gros morceau de croûlard de derrière les fagots. Quel souper mes aïeux ! Certes, un peu lourd, mais en Lozère, l'air est si léger, si pur...

Détails passés de sa nuit, au petit matin, il s'en trouva soulagé.

« Bien dormi , mon ami? Quelle nuit ! J'ai cru un moment que les murs allaient s'écrouler. Mais non, vois-tu, tout est calme ce matin. La maison est solide ». Et son tire tonna de plus belle !

Il esquissa un sourire un peu gêné. Puis, soudain, il ne sourit plus. La télé avait été allumée, et on voyait un quartier de ville quasi totalement détruit. C'était Beyrouth, victime de son maudit hangar !

Leurs regards se sont croisés et il vit que celui de son ami avait terriblement changé. Le week-end ne fut décidément pas très réussi.

Le dimanche soir, il reprit le car à Pied, s'attendant toujours au pire. Ne pouvant plus tenir, il demanda au chauffeur : « Tout va bien en ville ? Pas d'émeute, pas de voiture brûlée ? » « Non répondit le conducteur. Il ne se passe jamais rien d'étonnant à Castelnaudary ». À cette heure, la ville reste calme.

DEFI 5 - SAXOF

LE VOYAGE

En arrivant à l'hôtel, par le car, je descends fourbue et avec la nausée. J'ai souvent mal au coeur, dans ce genre de situation, C'est pourquoi je ne prends les transports en commun qu'en cas de nécessité absolue.

Je prends possession d'une chambre aux couvertures multicolores, avec une immense baie vitrée donnant sur une verdure luxuriante.

J'ai fait un vol de presque 11h, long, mais agréable. J'ai beaucoup dormi et regardé un film. Le Costa Rica était une destination dont je rêvais, et me voici à San José. C'est une ville très animée, les gens parlent fort et chantent, il y a des petits orchestres un peu partout dans le quartier d'El Pueblo, là où nous sommes logés.

Nous partons rapidement pour des visites alentours. Je me mêle à la population pour connaître leur mode de vie, tout en gardant un oeil sur le groupe dont je fais partie.

Un repas typique et je rentre à l'hôtel pour me reposer et attaquer en pleine forme les dix jours de découvertes. Je veux profiter pleinement de ce séjour humain, dépaysant et culturel.

Les bruits assourdissants me martèlent la tête. Le voyage m'a exténuée.

Après une délicieuse douche, je m'allonge avec des boules quies qui me permettent de penser que, la nuit, **la ville reste calme**.

SAXOF

La fin

En arrivant à Tchernoshima par le car de 8 h, tout va très vite.

Les parois de l'autocar tremblent ; les gens se regardent inquiets. La carlingue craque de toutes parts. Le néon du plafonnier s'éteint. Au dehors, un flash aveuglant les éblouit. Leur vie s'efface.

Sur la mer, au loin, un gigantesque champignon se développe à une vitesse hallucinante, tout blanc, tout gris, montant à plus de deux mille mètres de haut. Les nuages et les vagues se mélangent, pour la dernière fois. Des tonnes d'eau se soulèvent. Leur vie s'engloutit.

La déflagration détonne, elle les rend sourds. Les vitres du bus explosent. Le ciel s'assombrit, il fait froid dans leurs corps. Leurs âmes se préparent. Leur vie s'abandonne.

Ils paniquent, ils cherchent à sortir, ils se bousculent. Des débris incandescents volent dans l'air. Une pluie noire de particules se dépose. Ils piétinent la cendre. Leur vie s'effondre.

La suie retombe doucement au sol, ils la respirent, ils sont pris de nausées, ils vomissent. Leur vie se vide.

Leurs tempes battent à tout rompre, ils tentent de courir vers nulle part. Ils perdent conscience. Leur vie s'évanouit.

En un souffle lourd, l'incendie engloutit les arbres. Les feuilles grillent instantanément. La forêt au loin est toute rousse. Leur peau brûle, elle se craquèle. C'est leur dernier coup de soleil. Leur vie se fond.

Silence assourdissant. À tout jamais, la ville reste calme.

KARINE

Cheminement

En arrivant à Amiens par le car, il se dit que c'était vraiment le bon moyen de locomotion.

Il avait un temps songé au covoiturage mais n'avait vraiment pas envie de se plier au bla bla (car) avec des inconnus.

Il aurait pu aussi y aller en train mais le fait de le prendre tous les jours l'en avait dissuadé. Il avait envie de changement, de s'éloigner un peu du rail habituel qu'il empruntait depuis toujours.

Sa tante Michelle, quelques jours auparavant, lui avait indiqué qu'elle se rendait aussi à la cérémonie et qu'elle pouvait l'emmener. Il avait refusé de manière très polie, lui indiquant qu'il avait déjà réservé le car. En réalité, il n'avait pas très envie d'entendre, une énième fois, l'histoire tragique de Brigitte qui avait perdu son chat et ne s'en remettait pas.

Le vélo l'avait tenté un instant, il n'était pas si loin d'Amiens mais cela présupposait d'être en forme et que les conditions météo soient réunies. Bref il fallait quand même en avoir sous la pédale. Cette pensée d'un instant s'était donc vite éclipsée.

Quand Clémentine l'avait appelé pour lui proposer de lui prêter sa moto puisqu'il avait le permis, il avait emprunté beaucoup de virages pour décliner, poliment cette fois encore. Il n'avait pas roulé à moto depuis si longtemps qu'il n'imaginait pas un instant d'y avoir recours.

Le voici donc à Amiens, devant la gare routière, avec son sac qui contient la veste habillée qu'il mettra tout à l'heure pour la cérémonie. Il est encore très tôt et il y a peu d'animation dans les rues, c'est très calme et il savoure cet instant pour lui.

Il entre dans un café, s'installe à une table près de la vitre pour contempler l'extérieur encore baigné dans la nuit.

Il est 5h55, les lumières des habitations s'allument doucement mais la ville reste calme.

Sandra

Histoire en noir et blanc

En arrivant à mon point d'arrêt habituel par le car, je me faufile hors de ma cachette et suis surpris par le tapis blanc qui recouvre tout, autour de moi. C'est bien la première fois que j'observe ce drôle de phénomène. Mes parents m'en avait parlé, je n'avais pas trop saisi de quoi il s'agissait mais subitement je viens de comprendre. Mon père m'avait raconté qu'en pareil cas, ce n'était pas utile et même déconseillé d'entreprendre une expédition. Cela fait prendre des risques inutiles pour un gain dans ce cas bien incertain. Mais comment aurais-je pu savoir ce qui m'attendait à la descente, au départ tout était normal.

C'est au début de ma première saison froide que je fais ce parcours en solitaire. A la chute des feuilles, mon père m'avait dit que dorénavant je devrais me débrouiller seul. Ma mère avait disparu cela faisait pas mal de temps et mon géniteur je le sais, voulait trouver une autre compagne. Je ne lui en voulais pas, il ne m'abandonnait pas, il m'avait enseigné tout ce qu'il y avait à savoir pour survivre. Mes trois sœurs depuis un moment avaient choisi de vivre ailleurs.

J'étais fier et impatient de l'effectuer seul ce voyage. Bien avant le lever du jour, je me suis posté dans la haie derrière l'endroit où, je le savais, les petits d'humains allaient venir se regrouper. Je me croyais trop en avance mais à peine arrivé, j'entendis des bruits de roulements qui s'approchaient. Pour une première, c'était un coup de chance. Mon père me l'avait expliqué, ces bruits annonçaient à coup sûr une expédition réussie. La procédure était simple, attendre qu'une trappe s'ouvre sur le coté du véhicule, les humains entreposaient leurs bagages dans une espèce de grande cage puis s'entassaient dans le véhicule. Avant que celui ci ne reparte, un homme venait refermer la trappe. Il fallait choisir le bon moment pour s'introduire dans l'espace avant la fermeture. Par contre, mon père m'avait mis en garde en me disant de ne jamais le faire si rien n'était entreposé dans le coffre car je risquais d'être enfermé pendant un bon moment. Ce n'était pas le cas cette fois, j'avais à peine d'espace pour me loger dans cette cachette. Une fois arrivé, les choses étaient encore plus simples. Dès l'arrêt du car, je fis comme nous le faisons avec père, je reculai dans le recoin le plus sombre. La porte s'ouvrit et les bagages disparurent un à un. Je savais que j'avais largement le temps de sortir car la porte restait ouverte un assez long moment avant de se refermer.

Je suis donc surpris en sautant sur le trottoir de sentir mes coussinets s'enfoncer dans une espèce de matière molle et froide. Je cherche du regard un abri pour observer tranquillement ce nouvel environnement que j'ai bien du mal à reconnaître. D'habitude, père et moi nous nous fondions sans aucun problème dans l'univers de cette cité où la grisaille domine. Cette fois, je prends rapidement conscience qu'il va être difficile de ne pas être repéré. Le seul blanc sur mon pelage anthracite est une minuscule étoile blanche sous mon museau à la base du cou. Caché derrière un gros bloc, j'attends que la rue soit déserte. Prudemment, je m'engage sur l'itinéraire que je fis si souvent avec mon paternel pour entrer dans un immense parc où la nourriture abonde habituellement dans des paniers ; les humains y entreposent des denrées les plus variées. Cela reste un mystère pour nous les chats, est-ce à notre attention qu'ils le font ? Mais cette fois, ces réserves habituelles sont absentes et autre chose m'inquiète. En me retournant, je constate que chacun de mes pas restent visibles sur mon passage ; en plus d'être une cible trop visible, on pourrait me suivre très facilement à la trace. Je me souviens alors d'un autre conseil de mon père pour se cacher. Au centre d'un bosquet, s'élève un immense arbre qui ne perd jamais ses feuilles. Je me précipite vers lui pour monter au plus haut. De là, la vue est magnifique, quel changement ! D'habitude, tout paraît sale et bruyant. Aujourd'hui la ville reste calme comme endormie dans un cocon blanc, j'ai toute la journée pour en profiter.

Michel Cousin

En arrivant à Phalempin par le car, je ne pensais pas que ma robe serait autant froissée.

Une si belle création !

Quel dommage !

J'ai désormais un gros chamallow tout machouillé autour de la taille.

Ma famille m'attend devant l'église. Ils sont tous tellement beaux !

C'est l'euphorie générale !

Voici enfin le jour du mariage d'Agathe !

Il fait beau, l'été vient d' arriver, le Soleil est au zénith. La cérémonie commence.

L'heure tourne, vite, puis de plus en plus lentement. Je commence à perdre patience...

Seule, debout, devant monsieur le curé...

Mon amie Nadine vient de recevoir un message, elle s'approche de moi pour me dire tout bas que mon fiancé ne viendra pas.

Je rentre chez moi, la fête est annulée, la ville reste calme.

Agathe

Calendrier de l'avent de l'écriture ; Défi N°5

Tout en mesure

Quelle belle perspective s'offrait à moi en ce jour. De mon point de vue il commençait sous les meilleurs auspices ? Rendez vous compte me voilà invité au conservatoire de Chamberet pour y exercer mon art et mon métier d'amour : je suis « chef invité »

J'étais à la fois pétri de peur et débordant d'énergie, enthousiasmé par une telle opportunité. Plutôt que de prendre la voiture j'ai préféré m'y rendre par le car. C'est un peu plus long, un peu plus traditionnel et cela à l'avantage de permettre de se mettre dans l'ambiance du lieu soit en regardant les paysages, soit en observant les autochtones (discrètement) et mieux encore en participant à leurs conversations.

C'est donc dans de très bonnes dispositions que je suis arrivé sur la place centrale, face au conservatoire qui allait m'accueillir

Rapidement j'ai fait connaissance avec le comité organisateur dans une effervescence joyeuse et festive. La ville s'est parée de ses meilleurs atours, un bouillonnement des plus agréables régnait dans toutes les rues. C'est dans cette ambiance porteuse que je me suis installé, que le concert du soir s'est préparé : validation du programme, répétition ultime et ajustement des partitions ... ma baguette virevolte, les notes s'élèvent harmonieusement, tout est prêt. Tout va bien.

Nous y sommes. C'est l'heure fatidique, la salle se remplit et le signale par un brouhaha subtile et discret, toute la bourgade et ses environs sont là. Chacun d'entre-nous finalise sa préparation, repositionne son pupitre, reprend une dernière mesure tout en s'accordant avec ses voisins. Tout va bien. Je fait mon entrée, salut le premier violon et les autres musiciens. Ma partition de chef d'orchestre, mon conducteur est ouvert, il n'y plus qu'à entamer la première mesure.

Au moment où je lève ma baguette je ressens au bout de mes doigts un picotement, une pulsion, une énergie peu commune. Cela me fait sourire intérieurement. A la deuxième mesure la tension se fait plus forte, c'est comme si elle freinait mes mouvements et mes indications. A la quatrième, je ne maîtrise plus rien, je suis comme un pantin désarticulé suspendu à la baguette. C'est elle qui donne la mesure, je suis devenu son objet.

Espérant reprendre les choses en main, trouver du réconfort, un appui solidaire de la part des musiciens je plonge le regard dans la fausse d'orchestre. Ce que je voit est tellement inhabituel que j'en suis subjugué. Les archets de violons ont quitté les cordes et s'amuse à danser avec les violoncelles. Quand aux violons, eux font la sieste, fatigués de jouer le premier rôle. Les cuivres font un big-bang, les cymbales jouent avec les timbales à qui imitera le mieux les tornades de l'orage. Les flûtes traversière sont toutes passées de l'autre côté de la scène en compagnie de quelques hautbois pourtant si

sages d'ordinaire.

Je ne maîtrise plus rien, les notes s'enfuient par les événements, les portes, les fenêtres elles se répandent dans toute la ville, dévalent les pentes, s'engouffrent dans les avenues, s'immiscent dans les ruelles. Elles sont partout, s'invitent dans les maisons bien au delà des granges et des étables

De vieilles mémoires, les habitants n'avaient jamais connu cela. Des notes de musiques partout, dans les moindres recoins. Ce faisant le tempo était plus important que l'égo, tout était devenu harmonie.

Toute la ville, et des bourgades avoisinantes disent certains, se trouvait inondée de notes, de portés et de musiques. Chaque foyer pouvait entendre la mélodie qu'il souhaitait. Ils en ressentaient un bien-être sans limite. Cette invasion de notes dura plusieurs jours et petit à petit elle se retirèrent sans faire de couac.

Aujourd'hui, seul les anciens se rappellent de ce moment. Il en ont gardé un goût immodéré pour une forme de quiétude, qui est devenu un élément majeur de leur culture locale. Si vous tendes bien l'oreille vous vous rendrez compte que la musique se mêle en permanence au chant des oiseaux et à celui des rousseaux.

Aujourd'hui il n'y a pas de concert mais la ville est sereine

Aujourd'hui la ville reste calme

Laurent Baudinot

EMBARQUEMENT IMMÉDIAT

En arrivant à Toulouse par le car, nous n'aurons pas de temps à perdre. Nous avons décidé de partir quelques jours avec Julie pour valider ou pas notre envie de vivre en Occitanie. Rien de mieux qu'une immersion dans une ville pour en sentir l'atmosphère.

Le car s'ébranle. Il est bondé. Le voyage va être long surtout avec cette chaleur. Le mec devant moi pue la transpiration. C'est bien ma veine. En plus il est au téléphone et il parle fort. Je cale mon casque sur mes oreilles et la voix de Bashung me détend immédiatement. Adieu Paris. Dans trois heures il fera nuit, la température devrait baisser un peu. Julie beaucoup plus organisée que moi à tout prévu ; sandwiches, eau, polaire. Nos sacs sont à portée de main. Nous n'avons rien laissé en soute. J'ai déjà mal au dos. Impossible de m'installer mieux. Les places sont vraiment exiguës et je me tortille sur mon siège. La clim est bruyante et balance un air chaud. Mon dos colle au dossier que j'arrive à incliner à force de manipulations. Ça sent vraiment l'équipement en bout de course. Pourvu que les chauffeurs tiennent la route. Je soupire. Quelle idée d'avoir accepté de rester coincée plus de 9h assise dans ce machin bruyant. Je vais arriver complètement cassée et je me connais si je suis trop fatiguée, je vais être imbuvable.

La nuit a été longue malgré la fraîcheur qui a fini par tomber. Au milieu des ronflements, la douceur de ma polaire m'a réconfortée. Rien de pire que ne pas dormir dans ces conditions.

Les premières lueurs du jour pointent. La campagne est belle. On ne devrait pas tarder à arriver. Autour de moi, les gens somnolent. Y compris Julie. J'admire sa capacité à dormir n'importe où. On va débarquer elle sera fraîche comme un gardon alors que moi... Je rêve d'un bon café. Un de ceux qu'on garde longtemps en bouche et qui dégage un arôme qui fait saliver avant même d'y avoir goûté.

En descendant du car, nos sacs sur le dos, nous traçons droit devant direction le centre ville. Il est encore tôt mais la lumière est belle sur cette brique rouge. Première bonne impression. J'ai eu le temps de visualiser le plan de la ville cette nuit. Je n'avais que ça à faire. Nous obliquons en direction de la place du Capitole.

Des bruits de cavalcade arrivent dans notre dos. Des exclamations aussi. Avec Julie on se regarde perplexes. Des gens courent et nous dépassent visiblement en proie à une grande agitation. Nous aimerions savoir ce qui se passe mais personne ne s'arrête. Les portes d'immeubles s'ouvrent. Des gens en sortent. Ils partent tous en courant dans la même direction. Un groupe de jeunes nous bouscule en passant. On a juste le temps de capter un mot le Capitole. Il se passe quelque chose au Capitole mais quoi ? D'une rue perpendiculaire arrivent caméra légère sur l'épaule deux gars. Dans leur course effrénée ils manquent de nous percuter. Wahou ! Il commence bien notre séjour. On voudrait faire demi-tour que ça serait impossible. La rue piétonne est noire de monde maintenant. On est littéralement prises

dans le flot de la foule. Un peu flippant surtout quand on vient de passer une nuit blanche. Ça me rappelle certaines manifestations dans lesquelles je me sentais prise au piège.

La place n'est plus loin. Beaucoup, beaucoup de monde déjà agglutiné. Avec ma petite taille, je ne vois rien pour le moment. Rien qui semble anormal en tout cas. Pas de flammes, pas de sirène hurlante, alors quoi ? C'est quoi ce délire ? On nous pousse maintenant et je n'aime pas ça.

La foule me fait peur. Julie m'attrape par la main et me tire vers un coin où il y a un peu moins de monde. Elle parvient à se hisser sur une borne incendie et je l'entends s'exclamer *Bin ça alors ! j'hallucine.*

- Tu vois quoi ?
- Une soucoupe volante!
- Quoi !!!?
- Oui. Là, au milieu de la place. Une soucoupe. Je t'assure.

Je veux voir à mon tour. Elle me cède sa place et je LA vois. Elle est énorme et posée au milieu de la place. Un silence assourdissant que je n'avais pas perçu avant s'est installé. C'est presque plus angoissant que l'agitation de tout à l'heure. On est tous bouche bée. Je perçois un léger vrombissement qui semble provenir de la soucoupe puis plus rien. Ils viennent de couper le moteur. La porte va peut-être s'ouvrir. Immédiatement, des images de film me reviennent à l'esprit. Les petits bonshommes verts dans la ville rose, ça c'est pas banal ! Nougaro aurait adoré ça et il en aurait fait une chanson. Je redescends de mon perchoir. Un frisson d'excitation me parcourt l'échine. C'est à ce moment que quelqu'un me tape sur le bras. Je sursaute. J'ai les nerfs à vif. Le manque de sommeil c'est redoutable. Encore un tapotement. Il insiste le bougre. Je me retourne pour voir quel abruti m'enquiquine.

On est arrivées. Julie penchée sur moi est en train de me secouer. J'ouvre péniblement un œil. Le car se vide. J'ai toujours mon casque vissé sur les oreilles. Ma playlist a dû tourner en boucle et Bashung chante *Madame rêve*, une de mes chansons préférées.

Je regarde par la fenêtre. Je souris.

C'est l'été. Un monde fou à la gare routière.

Malgré la foule, la ville reste calme.

Texte de Kerann

Défi n°5 : Ecrire un texte avec un début et une fin imposés

Sous la pluie

En arrivant du travail par le car, je n'avais pas remarqué que le ciel d'été laisse place à un orage de pluie.

A peine descendue, je sens la chaleur pesante sur mon corps, signe que l'orage est tout prêt. Quelques gouttes commencent à tomber. La maison n'est pas loin. Je peux y arriver avant l'orage...

Oups ! J'ai parlé trop vite. Ce chemin sera un parcours du combattant.

Très vite, les petites gouttes deviennent des trombes d'eau. Les coups de tonnerre au loin, m'encerclent davantage. Je cours. Je cours dans la descente, mes pieds recroquevillés dans mes ballerines pour ne pas les perdre. Je cours tout en essayant de ne pas tomber et finir de déballer la pente en roulant.

A chaque nouveau pas, la pluie fouette, l'orage cogne. J'imagine ma chute, tel un ballon roulant jusqu'en bas avant de s'aplatir contre un trottoir. Au bout de quelques minutes, que je prends pour des heures, j'aperçois la maison.

Essoufflée, je m'arrête un instant. J'arrive au bout de mon chemin ; enfin.

Je reprends ma course. Il y a un tournant. Il a raison de moi. Les ballerines remplies d'eau glissent sur le bitume. Je m'envole vers l'avant et atterrit illico par terre comme une carpe, étendue sur le sable...

Quelques traces de cailloux sur les mains et de la terre sur le pantalon, rien de bien méchant.

Je me relève et termine ma course en titubant. Je monte les trois marches qui me séparent de la porte d'entrée. J'insère la clé, tourne deux fois dans la serrure et le loquet s'ouvre.

Avec une respiration saccadée, je mets les pieds sur le tapis et referme la porte derrière moi. Dégoulinante des cheveux et du pantalon, collante du chemisier, pataugeant des chaussures et trempée jusqu'au chaussettes.... Je vous laisse imaginer ma tête !

Je laisse tout sur le tapis, longe le couloir en petite tenue jusqu'à la salle bain. Je sèche les cheveux, frotte mon corps avec une serviette, change de vêtement. Je mets ce costume de pluie à sécher, après un essorage manuel digne des plus grands lave-linges.

Ressortie de tout ça, quelque chose d'étrange illumine la pièce principale. Le soleil. Etonnée, je sors. La pluie n'est plus. L'orage fait le muet. Le ciel a redoré son plus beau costume bleu. Plus rien, comme s'ils n'étaient jamais venus. Le beau temps est de retour. La ville est calme.

LE TOUQUET (QUE L'ON DIT PARIS-PLAGE)

En arrivant à la porte du Westminster par le car, pouvait-elle s'imaginer ? Jamais, ô grand jamais, Mélissa n'avait de sa jeune vie de trentenaire franchi la porte tourniquet d'un grand hôtel. Qui plus est d'un cinq étoiles ! Qui plus est au Touquet (que l'on dit Paris-Plage)

Elle arrivait d'Amiens. Installée sur la dernière banquette de l'autocar reliant la capitale picarde à Le Touquet (que l'on dit Paris-Plage) elle avait, tout au long du trajet, écouté et réécouté, l'interminable message téléphonique que P.P avait laissé sur le répondeur de son Smartphone. Elle ne parvenait cependant pas encore à croire que c'était bien lui, le célèbre P.P, qui avait pris le temps de s'adresser très directement et personnellement à elle. À chaque écoute, elle se délectait de sa voix moelleuse, de ses mots enjôleurs, de ses tournures onctueuses. Pas de doute cet homme-là savait parler, convaincre, mettre en confiance. Séduire aussi... Le message qu'il avait déposé tenait en 158 secondes chrono. Elle l'avait fait écouter à de multiples amis. Tous, médusés, avaient félicité Mélissa d'avoir su attirer l'attention de celui qui allait présider le jury de l'édition 2013 du salon du livre du Touquet (que l'on dit Paris-Plage). Tous espéraient que le présentateur-vedette lui facilite l'ouverture des portes, trop souvent impénétrables, des grandes maisons d'éditions. Tous croyaient en Mélissa. En l'originalité de son talent de romancière débutante, en son style incomparable, en son exceptionnelle empathie. En sa pure humanité.

Elle en avait dépensé de l'énergie Mélissa pour obtenir le rendez-vous avec l'influent P.P. Elle avait commencé par se rapprocher d'un célèbre parolier, avec qui elle avait noué amitié au cours d'un atelier national d'écriture de chansons. Un genre artistique dans lequel elle excelle aussi. Subjugué lui aussi par la fulgurance et l'intensité des belles-lettres de Melissa et par sa plume alerte et prometteuse, le grand et élégant parolier n'avait pas hésité un instant à lui communiquer l'adresse personnelle de P.P. À l'insu de la jeune femme, il avait même envoyé un SMS de recommandation à la star. Mélissa s'était quant à elle empressée de poster à l'adresse indiquée le manuscrit de son premier véritable roman. Un récit haletant fortement inspiré de son enfance écartelée entre le Sud du Brésil et les terres de Picardie, là où elle a été accueilli par ses parents adoptifs. Un récit dont elle très fière. Elle avait accompagné son envoi d'une lettre, peut être un peu trop enflammée, dans laquelle elle y flattait ses propres atouts littéraires et son parcours

hors du commun, mais aussi l'aura et l'éloquence du destinataire de son colis. Elle avait cru bon aussi de joindre une splendide photo d'elle prise l'été 2012 sur la plage d'Armação dos Búzios. Pensant peut être ainsi authentifier un peu plus ses origines brésiliennes...

Le rendez-vous avait été fixé le samedi 14 avril 2013, jour inaugural du salon du livre du Touquet (que l'on dit Paris-Plage). Le jour dit, aussitôt descendue du car, Melissa pénétra donc dans le hall du prestigieux Hôtel Westminster. Elle y croisa très vite la fine fleur de la littérature française et même un certain Bernard Pivot, invité d'honneur permanent de l'événement. À peine intimidée, Melissa, plus resplendissante que jamais dans sa très printanière et affriolante robe aux couleurs tropicales, osa même s'avancer vers l'ex-animateur vedette de *Bouillons de culture*. Au terme d'un échange particulièrement chaleureux, M. Pivot lui offrit spontanément son bestseller "...*mais la vie continue*", avec cette dédicace pour le moins étrange, griffonnée en page quatre de l'ouvrage : « À Melissa, que son esprit continue de vagabonder entre le désir et l'utopie ». Puis la jeune et jolie franco-brésilienne se dirigea vers la réception de l'hôtel, afin de savoir où elle devait rencontrer l'illustre P.P. « *Il va vous recevoir dans sa Suite au cinquième étage. Patientez un instant, une hôtesse va vous y mener Mademoiselle* » lui fut-il indiqué. Enthousiaste et toute excitée à l'idée de vivre une rencontre en tête à tête avec la star et auteur lui-même de nombreux succès de librairie, elle emboîta allègrement le pas de l'hôtesse. Une pointe d'inquiétude la gagna cependant dans l'ascenseur lorsque l'hôtesse en question lui demanda, en fronçant légèrement le sourcil, « *n'avez-vous pas peur de rencontrer seule P.P ?* ». Stupéfaite par cette curieuse question, elle lui répondit, sans trop réfléchir, par une autre question : « *Non, mais pourquoi voulez-vous que j'eus peur* ». L'hôtesse se contenta de sourire, touchée par tant de candeur...

Une fois arrivées devant la porte de la Suite de P.P. sur laquelle était fixée une plaque en or massif mentionnant en toutes lettres le no de l'occupant "Monsieur Patrick Poivre", les deux jeunes femmes se séparèrent. Mélissa se retrouvait nez à nez avec l'inamovible présentateur de la grande messe du 20 heures des plus grandes chaînes de télévision, et ce durant plusieurs décennies. Elle espérait beaucoup de cet entretien. Une écoute, un retour d'expérience, des conseils, des critiques, un soutien avisé et sincère. Elle déchantait très vite. Elle prit surtout conscience que l'attention de Monsieur Poivre s'était davantage portée sur la photo, il est vrai imprudemment suggestive, envoyée par la belle franco-brésilienne, qu'à son manuscrit. Il reconnut n'avoir pas ouvert ce dernier, préférant, disait-il « *privilégier le contact direct* ». Il le prouva dès la première minute de la rencontre, en communiquant de manière de plus en plus tactile. Avec moult et

insignifiants détails, il évoqua la plage d'Armação dos Búzios sur laquelle il disait avoir vécu de mémorables séjours... Puis, il déversa sur Mélissa une avalanche de compliments, essentiellement tournés vers ses courbes, mensurations et charmes physiques. Jamais sur ses qualités littéraires et ses engagements auprès des populations migrantes. Il l'invita surtout, plus que précipitamment, à prendre un bain à ses côtés dans l'immense baignoire balnéo qui trônait au beau milieu de la Suite... Tout en s'abaissant à jouer les Roméos d'un bien mauvais goût aux allures décadentes, il ôtait un à un ses vêtements. Interloquée, Mélissa se figea pour rassembler ses forces. Elle repensa à l'interrogation de l'hôtesse dans l'ascenseur. Puis lança avec vigueur un drap de bain à la face de Patrick Poivre, lui intimant l'ordre de se couvrir les jambes et le sexe dénudés. Et, s'envola à la vitesse d'un avion supersonique. Sans passer par la case réception, elle s'enfuit de l'hôtel. Elles courut, courut, courut... tout le long de la fameuse Rue Saint-Jean qui traverse le cœur du Touquet (que l'on dit Paris-Plage). Elle finit par atteindre les dunes de sable fin qui lui rappelaient celles d'Armação dos Búzios. Au terme du massif dunaire, elle déboucha sur un chemin bordé de grappes coquelicots. Un signe d'espoir pour celle qui a toujours aimé cette fleur sauvage, tant elle la voit comme un symbole de paix et de consolation. Tout au long de cette marche apaisante, Mélissa prit le temps de rechercher sur son Smartphone des adresses de petits éditeurs indépendants. À qui elle pourrait envoyer, en toute sécurité, son manuscrit. Mélissa retrouvait peu à peu sa sérénité. Bien décidée à rayer d'un trait de plume ce rendez-vous glauque, ou d'en faire un objet romanesque, elle tourna son regard vers les lumières qui enveloppaient en douceur, à l'heure du soir tombant, le Touquet (que l'on dit Paris-Plage). « *Dès lors que **la ville reste calme**, tout va pour le mieux dans le meilleur de mes mondes...* » se consolait-elle.

Jean-Jacques d'Amore

Défi 5

de Lucie Korti

Feu rouge

En arrivant à hauteur de la voie de chemin fer, par le car, le chauffeur fonça dans les barrières. Le choc avec un train de banlieue fut violent.

On pensait que c'était cette maudite brume épaisse la responsable de cette tragédie ! Une mauvaise visibilité, et c'en était fini des passagers. Ils étaient tous morts. Ils avaient tous péri. Sauf un.

Les experts en combinaison blanche rassemblaient tout qu'ils trouvaient, des sacs à dos défoncés, des sièges perforés, des écharpes, des sacs à main, un biberon de lait, des baskets, des paquets de gâteaux écrasés, des corps disloqués, décapités, défigurés, des téléphones, etc.

Plus tard, le miraculeux fut d'une aide précieuse pour les gendarmes, grâce à son sens de l'observation.

C'est comme ça qu'il a su dire qu'une femme enceinte d'une trentaine d'années, avec une écharpe rose fuchsia était à bord du car ce matin-là, avec deux enfants insupportables qui se couraient après dans l'allée, en hurlant. Deux vieilles dames, assises près d'eux, les regardaient faire d'un air peu avenant. C'est vrai qu'ils criaient fort les gamins! C'était agaçant, mais que dire ! La mère tapotait sur son téléphone, et cachait son agacement dans son écharpe. Une autre femme, typée chinoise, avec un bébé dans les bras, espérait au fond d'elle que tout ce raffut ne réveillerait pas son bambin. Sur les sièges du fond, une bande de lycéens rigolaient et parlaient foot. Ils avaient chacun à leurs pieds, un sac de sport. Je suppose qu'ils se rendaient à un match, en ville. Il y avait aussi un jeune couple d'une vingtaine d'années, je ne les voyais pas très bien, d'où j'étais, mais ils étaient sérieux. Trop ! Pas très souriants quoi !

Qui d'autre....voyons. Ah oui, oui, ils y avait aussi un grand-père élégant et discret, avec une jolie montre que j'aurais bien aimé avoir à mon poignet.

— Vous vous rappelez de toutes ces personnes en détail, comment faites-vous ? demanda le plus jeune gendarme.

— La rue est mon lieu de vie, monsieur, je regarde passer les gens à longueur de journée, comme les vaches regardent passer les trains ! Alors, les détails, ça me connaît.

— Votre aide nous est précieuse, vous savez ! Vous êtes chanceux, et nous aussi.

— Oh, je ne dois pas ma survie à la chance, non !

— A quoi donc, alors ? demande l'autre gendarme.

— J'ai vu le coup se faire, vous savez.

— Que voulez-vous dire ?

— J'étais assis dans la rangée de gauche, celle du chauffeur donc, vers le fond. Je percevais ses yeux dans le rétroviseur. Le feu rouge, les barrières baissées, je suis certain qu'il les a vus. Et quand il est arrivé dessus, il a regardé dans le rétroviseur, et il s'est mis à accélérer l'imbécile ! J'ai vu le coup se faire, oui, et quand j'ai compris qu'on allait y passer, j'ai hurlé qu'il fallait s'attacher, vite, vite, mais comme ils avaient tous leur nez sur leur téléphone, oui, même les vieilles dames figurez-vous, il était trop tard, ça faisait déjà boum !

Trois jours de deuils ont été décrétés ensuite, la ville est restée calme.

En arrivant à la station par le car, les voyageurs se ruèrent sur les équipements avec un enthousiasme débordant.

Des enfants avisèrent de suite un groupe affairé autour d'un bonhomme de neige en construction, et d'emblée se joignirent pour prêter main forte. Puis une voix fluette sonna l'alerte: «regardez, là, il y a une patinoire». En effet, sur la glace sertie de petites clôtures en bois, quelques danseurs évoluaient avec grâce tandis qu'un couple tentait maladroitement de regagner la rambarde. Une jeune fille, très à son aise sur les patins, fit signe aux jeunes de la rejoindre. Hélas, les premiers essais ne furent guère concluants, l'équilibre fut promptement rompu et la ferveur oubliée.

D'autant que le village scintillant sous la neige regorgeait de chalands attirés par les étals du marché de Noël. Ici, un boulanger qui proposait ses pains et viennoiseries, ses galettes et biscuits dorés. Pour les gourmands, il avait même songé aux paniers des treize desserts, aux sucres d'orge et chocolats. Là, le poissonnier exhibait ses poissons luisants et ses crustacés aux pinces acérées. Plus loin, l'éventaire multicolore de la fleuriste retenait les convoitises: «voyons, quelle décoration vais-je mettre sur la table pour épater belle-maman?»

Mais voilà que des cris suivis d'une course précipitée attire les regards. Houlà, c'est un voleur de pizza poursuivi par un tablier rouge! Le berger allemand, lui, est bien plus malin, qui va faire les yeux doux au jeune charcutier. Sûr qu'il ne repartira pas bredouille.

Les enfants se fraient un chemin dans la foule. Ils reconnaissent les petites vieilles en pleine discussion avec le curé, quelques voisins qui leur sourient: «ah mais c'est le petit de madame Lucas, il a goûté au pain d'épices?»

Au centre du village, près de la fontaine, d'autres enfants entourent le beau sapin illuminé: «oh, ses lumières clignotent en plus!» Vite, on remplit la ronde et on entonne un chant de Noël même si on ne connaît pas bien les paroles.

«Et là, vous voyez comme elle brille l'église avec ses vitraux!» Du coup, les petits se mettent à courir autour, et jouent à se faire peur derrière les murs sans lumière. Attention, monsieur le maire vient de passer, il ne faudrait pas qu'il raconte aux parents. Ils s'éloignent discrètement et à peine ont-ils quitté la place du marché que des pistes enneigées leur font face. C'est à qui tentera les descentes en luge ou suivra des yeux les skieurs fantaisistes ou encore la moto-neige qui s'enfoncera dans les bois noirs.

Très affairés, les enfants n'ont pas entendu la voix qui s'approche: «mais enfin, ça fait trois fois que je te demande de venir à table!». Le souffle suspendu, le garçonnet suit le regard de sa mère. «Oh non, j'avais dit qu'on ne devait pas jouer avec la crèche en céramique. Pour la peine...»

L'enfant retient son sourire. Aucune menace ni punition ne viendront entacher son plaisir. Il sait déjà que tout à l'heure, lorsque la maison sera plongée dans la nuit, il regagnera le salon. Il la revoit déjà. Pour l'instant, toute la ville reste calme et endormie, elle l'attend.

Myriam